

Bosch

ERNEST DANNERY

Architecte diplômé par le Gouvernement



LETTRES OUVERTES

AU CONSEIL MUNICIPAL DE PÉRIGUEUX

Sur le Passé, le Présent et l'Avenir
de notre Ville



DEUXIÈME LETTRE

Avant d'aborder les Grands Travaux

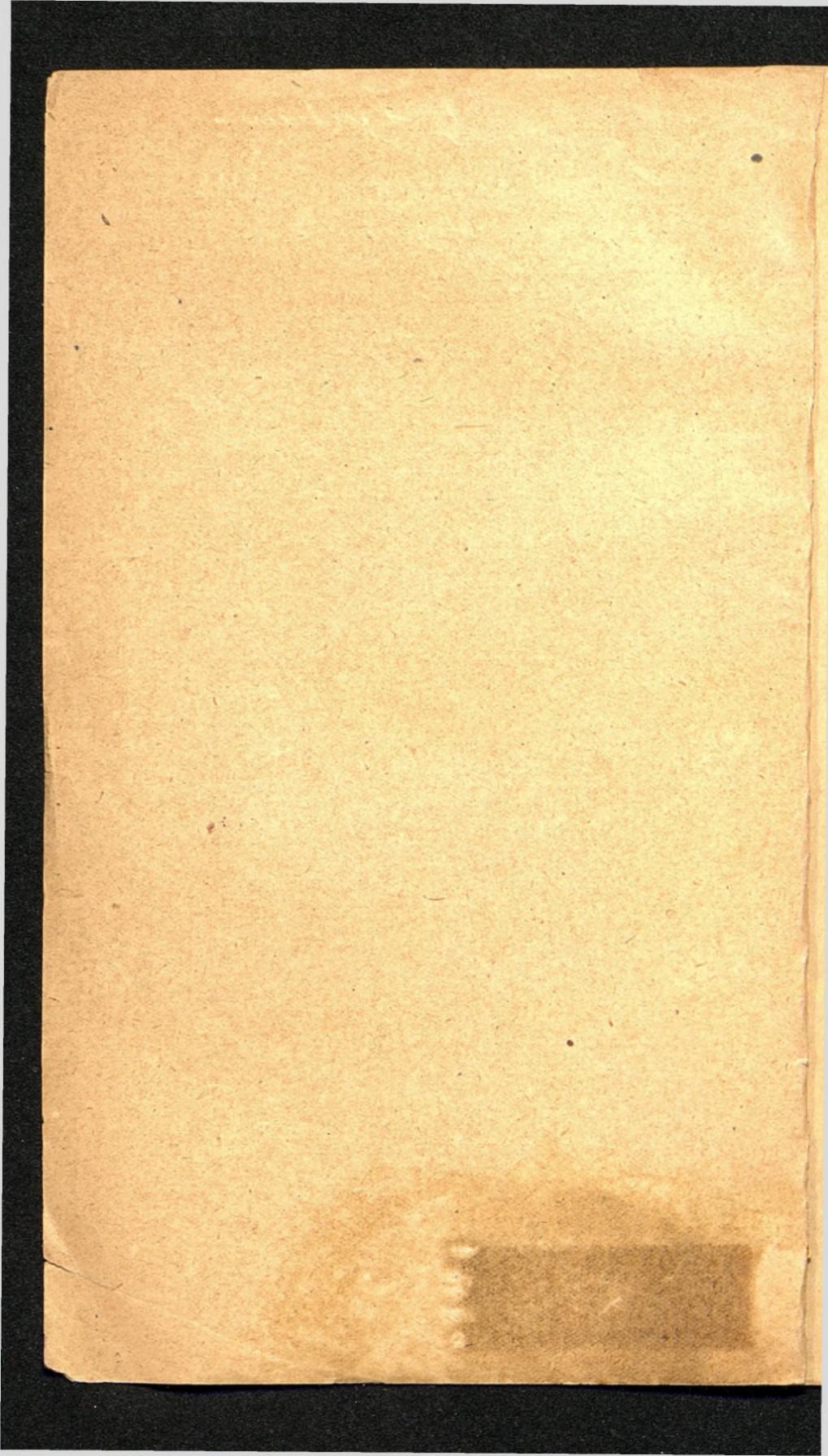


PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE D. JOUCLA, 49, RUE LAFAYETTE

1913

Z
20



Dammery

6153

2

LETTRES OUVERTES

AU CONSEIL MUNICIPAL DE PÉRIGUEUX

Sur le Passé, le Présent et l'Avenir
de notre Ville

DEUXIÈME LETTRE

Avant d'aborder les Grands Travaux.

I

Nous avons esquissé dans notre première lettre ouverte un programme d'embellissements et d'extension pour Périgueux. Nous avons, de plus, avancé que son étude devait précéder celle des lotissements de Sainte-Ursule et de l'Hôpital.

Avant d'entrer dans les détails des grands travaux que nous avons préconisés — travaux d'une utilité incontestable et, ajoutons-nous, incontestée — nous voulons maintenant, d'une façon générale, justifier notre projet et en examiner la réalisation.

Nous ne croyons pas qu'il y ait lieu de se défendre de voir trop grand; nous ne croyons pas qu'il y ait lieu de se défendre de prévoir difficilement réalisable, financièrement parlant. Oserait-on, d'ailleurs, de nos jours, en présence des résultats acquis, faire de pareils griefs à la mémoire d'un Haussmann ou même d'un Catoire ?

Nous ne le croyons pas et nous l'affirmons avec énergie, parce que nous sommes fier de pouvoir dire que nos vues sont partagées ! Il nous est, en effet, particulièrement agréable de remercier ici tous les amis connus et inconnus, tous les Périgourdins de Périgueux ou du département, de Paris ou de Nancy, de Bordeaux ou d'ailleurs, qui ont bien voulu nous envoyer leurs encouragements, nous

BIBLIOTHÈQUE
DE LA VILLE
DE PÉRIGUEUX

PZ 520

féliciter pour notre entreprise, nous dire comment ils envisageaient l'avenir de leur ville natale.

Nous savons aujourd'hui — et cela nous est une force — que nous sommes de cœur avec tous ceux qui, l'aimant, veulent comme nous la tirer de son sommeil. Il nous est doux de penser que ce n'est plus en isolé que nous buttons pour le bien de la cité, mais en interprète de la majorité de nos concitoyens, dont la foi est profonde dans l'avenir d'un « plus grand » Périgueux.

II

Prévoir, en effet, un plus grand Périgueux, un Périgueux moderne, sain et beau, tel doit être le but de notre municipalité. Facilitée par les circonstances, possédant le sentiment du devoir social à accomplir, elle saura, sans nul doute, le poursuivre.

Nous n'avons pas à empiéter sur ses prérogatives ; nous estimons cependant nécessaire, pour expliquer notre attitude, de nous employer à la diffusion de notions dont l'utilité apparaît chaque jour plus évidente. Qui pourrait nous reprocher de préparer les esprits, dans notre modeste sphère, à une évolution raisonnée, intelligente et indispensable de notre ville vers plus de prospérité et de bonheur ?

III

Il est évident que l'art de prévoir est peu répandu. Penser à aménager des parcs de verdure, des jardins, qui seront des réserves d'air et de lumière ; penser à tracer des avenues larges et plantées d'arbres, baignant dans le soleil, où les poussières ne pourront atteindre les immeubles en bordure, peut paraître superflu à quelques esprits attardés. Pourtant avec l'air et la lumière ne sera-ce pas la santé qui pénétrera dans ces immeubles, devant lesquels s'ouvrira l'espace ?

Et tout cela n'est-ce pas la base de cette hygiène sociale, que tout le monde réclame, et dont l'application est par trop ignorée dans notre insouciant pays de France ? Nos édiles pourraient-ils laisser échapper l'occasion de satisfaire à de si légitimes préoccupations, eux

qui ont acheté Sainte-Ursule et ont obtenu subvention et décret d'utilité publique, sous la raison, qu'on ne l'oublie pas, d'assainissement !

Les statistiques ne nous montrent-elles pas que l'Angleterre, entrée résolument dans cette voie, n'ayant pas hésité à donner aux logements et aux rues plus de salubrité, n'ayant pas hésité à construire des cités-jardins et des habitations ouvrières, a, malgré son climat, trois fois moins de décès dus à la tuberculose que notre pays ? La mortalité dans les classes laborieuses n'est-elle pas autrement faible que chez nous ?

Londres, il est vrai, pour ne citer que la plus grosse agglomérioration, possède 530 parcs et jardins d'une superficie égale à celle de la ville de Paris ; et en tire de merveilleux résultats tant au point de vue sanitaire qu'au point de vue moral.

La Belgique nous devance, elle aussi, n'ignorant pas que là où entre le soleil la maladie n'entre pas souvent. Et, ce n'est que dans l'Est, en Meurthe-et-Moselle, dans le bassin si industriel de Briey-Longwy, que nous pouvons trouver une organisation sociale répondant aux besoins d'une population ardente et travailleuse. Organisation admirable, créée de toutes pièces, avec le concours des pouvoirs publics, par ces conducteurs d'hommes qui sont les « capitaines » de la grande industrie !

Là, ont surgi de véritables villes, construites sur des plans d'ensemble rigoureusement appliqués ; et, aménagées de façon exemplaire, pour procurer aux habitants toutes les ressources et les commodités indispensables à une collectivité moderne.

Ce n'est donc pas seulement au moyen d'un établissement de bains-douches ou de quelques habitations à bon marché, qu'on peut satisfaire aux lois d'hygiène, qui ont une si grande importance pour l'avenir de la race. Il y a mieux à faire et il faut se placer plus haut.

C'est en établissant des plans, comme celui réclamé pour Périgueux, que les villes peuvent faciliter l'application véritable et intégrale de ces lois, qui doivent être fécondes en résultats probants et auxquelles il est obligatoire d'obéir si nous voulons vivre.

Ah ! c'est entendu, il faut rompre avec les vieux cadres, il ne faut pas se figer dans l'examen du passé ; il faut s'affranchir de toute servilité, il faut oser regarder la vérité et savoir dépenser de l'argent et encore de l'argent.

Nos édiles périgourdins doivent, pour libérer l'avenir, se constituer, en face de l'œuvre à accomplir, leurs propres inspirateurs, leurs propres témoins, leurs propres juges. Et, s'ils sont capables d'un effort d'hygiène, pour rendre notre cité plus salubre, plus commode, plus pratique, ils seront capables aussi d'un effort d'art, pour la rendre plus belle, plus séduisante à l'œil, plus harmonieuse, plus artistique !

IV

Cet effort est aussi nécessaire.

M. Louis Dausset, parlant de Paris et protestant contre certaines infractions aux règlements de voirie, n'a-t-il pas dit qu'on allait le rendre insalubre, et par conséquent le rendre triste ? Et, puisque nous allons parler d'esthétique urbaine, répétons avec lui que la crainte de l'insalubrité devait être le commencement de la sagesse.

« De la santé naît la joie. La joie commande l'art. Autrement elle tombe dans les plaisirs bas et ses grossièretés entraînent la laideur. »

Cette thèse de M. de Souza, pour Nice capitale d'hiver, nous la faisons nôtre. Et, nous prétendons que les monuments publics et les édifices privés qui constituent les « aspects architecturaux d'une ville » exercent sur l'esprit de l'homme la même influence que le paysage ou l'aménagement des intérieurs. Influence, insensible peut-être, mais persistante et indéniable sur la formation de notre tempérament et de nos goûts.

Le milieu agit donc sur l'individu. Cette action appelle une contre-partie : l'action de l'individu sur le milieu civique et social où la destinée l'a fait naître. Elle est facile à définir. Nous dirons plus : elle s'impose.

Si, comme l'écrivit M. Farges, « les beautés naturelles et artistiques sont le sourire d'un pays », si « une race habituée à vivre au contact de la beauté s'en imprégnne et se l'assimile inconsciemment », si « le beau est indis-

pensable à la vie »; si enfin nous admettons avec Léo Claretie que « la valeur d'une race est en raison directe de la beauté du décor dans lequel elle grandit », notre devoir n'est-il pas tout indiqué ? Ne consiste-t-il pas à projeter des édifices, à créer des emsembles, dignes de la ville aux coupoles de pierre !

Commentant l'admirable et vibrant discours de notre ami de Lacrousille à la félibrée de Nontron en 1911, nous ajouterons : « Périgourdins, conservons pieusement le patrimoine d'art qui nous vient du passé, non point pour y chercher des regrets superflus, mais pour savoir l'enrichir. Aux monuments et aux œuvres attestant le labeur, la foi, le génie, l'esprit de discipline et de méthode de nos ainés, adjoignons les formes nouvelles de la pensée humaine. Et, s'ils ont tout fait pour accroître leur propre valeur, nous leur devons, nous nous devons à nous-mêmes, nous devons à nos fils, de ne rien négliger pour accroître la nôtre. »

Ne pourrions-nous donc obtenir cette condition au XX^e siècle, quand on pense qu'en notre Moyen-Age, si méconnu, l'art était partout et partout à sa place, suivant les nécessités et les ressources de chacun ? Ah ! quel exemple pour une société aussi démocratique et aussi civilisée que prétend l'être celle qui nous gouverne !

V

En dehors de la beauté historique d'une cité, où des édifices célèbres, où des vieux logis, véritables objets d'art, créent, par les visiteurs qu'ils attirent, de véritables sources de bénéfices, il y a une beauté moderne, résultante de ces efforts d'hygiène et d'art, dont nous venons de signaler le besoin. Elle n'est pas, non plus, sans valeur commerciale.

Cette beauté, qu'il faut faire connaître, ne consiste plus dans l'inattendu, le pittoresque et l'imprevu, qui nous enchantent dans une vieille ville ; mais dans des percées larges, droites, verdoyantes, encadrées de maisons correctement alignées, d'un aspect calme et conforme à leur destination ; en résumé, dans un ensemble discret et élégant, pratique et sain, ordonné et de haute conveuance, par conséquent non sans grandeur.

Nous répéterons qu'il est bien difficile d'atteindre ce but si l'on opère sans esprit de suite, au petit bonheur, sans mesures prévoyantes, sans tracés arrêtés des extensions, des embellissements et des aménagements possibles.

Allons-nous rester en dehors de ce mouvement qui s'étend chaque jour davantage, qui a gagné l'étranger et qui gagne la France ? Périgueux va-t-il se laisser devancer dans la voie du progrès ? Attend-il qu'une loi l'y oblige, ou va-t-il, secouant son indifférence, qui pourrait devenir coupable, sortir de son superbe isolement ?

Faut-il lui citer les expositions ou congrès tenus à ce sujet, hier à Dresde, Berlin, Düsseldorf, Liverpool, Londres, il y a quelques mois à Nancy, aujourd'hui à Gand, l'an prochain à Lyon ?

De toutes parts, on lui montre la voie. Nos frères Redont pour Bucarest, et Craiova, Thays pour Bueynos-Ayres, tout près de nous Blanc pour Limoges et Courau pour Agen ; nos camarades Prost pour Anvers, Ebrard et Ramasso pour Marseille, Jaussely, pour Barcelone, Agache pour Dunkerque ; nos camarades Nancéens, en association, pour Nancy ; notre ami Bérard pour Guayaquil, notre maître aimé et ami Tony Garnier pour Lyon, etc., etc., ont étudié et organisé de magnifiques transformations pour introduire dans les villes que nous citons plus d'air, de lumière et de gaieté.

Allons-nous rester en retard ? N'y a-t-il pas là une victoire à remporter sur la routine ? N'y a-t-il pas là une évolution bienfaisante, prélude d'organisation sociale meilleure ? Devrons-nous rappeler ici que l'homme ne vit pas seulement de pain, et que l'hygiène physique et intellectuelle est le plus important et le plus essentiel facteur de progrès ? Et, une ville comme Périgueux, qui possède, avec les Ateliers de la Compagnie d'Orléans, une population ouvrière des plus importantes et des plus intéressantes, ne doit-elle pas tenir compte de ce facteur ?

VI

En outre de ce devoir social à remplir, notre cité n'a-t-elle pas une place à tenir, un rôle à

jouer ? On semble par trop ignorer qu'elle est le chef-lieu du département de la Dordogne, qu'elle est capitale ? N'a-t-elle pas à affirmer sa suprématie et à justifier son titre ?

Périgueux devrait être un centre actif de production, de consommation, de rayonnement et d'attraction, une tête de lignes. Toutes les sous-préfectures, tous les chefs-lieux de canton devraient se mouvoir dans son orbite. Y a-t-on songé ?

S'est-on occupé, à l'époque, de mettre obstacle ou seulement de remédier à la création de la ligne de Nexon à Toulouse qui porta un préjudice irréparable à notre gare ? A-t-on fait quoi que ce soit pour empêcher Nontron et Ribérac d'aller sur Angoulême, Bergerac sur Bordeaux, Sarlat sur Brive ? Ne voyons-nous pas se développer tous les jours ces centres commerciaux, noeuds de lignes, qui sont Le Buisson, Thiviers, Terrasson ? Ne devrait-on pas tenter l'impossible pour tout drainer vers le chef-lieu, en améliorant ses relations avec le département ?

Et cela aurait été pire encore sans l'installation de notre Chambre de commerce, dont nous saluons, avec plaisir, les heureuses initiatives. Grâce à ces démarches incessantes, presque toujours couronnées de succès, que nous souhaitons encore plus grands, la vie économique de notre cité ne périclite pas.

Par de notables réductions obtenues sur les tarifs de transports, par d'habiles modifications d'horaires, par l'agrandissement de la gare des marchandises, etc., elle tend au contraire à ramener à Périgueux ce commerce qui veut lui échapper. Il est à désirer qu'on lui réserve sur les terrains à lotir un emplacement suffisant pour édifier avec son hôtel un musée des produits de notre beau Périgord, qui montrerait aux visiteurs la fécondité de notre sol et l'habileté de nos industriels.

Notre municipalité ne croit-elle pas qu'elle pourrait, de son côté, intensifier cette vie économique par les transformations proposées ? Ne rendraient-elles pas notre ville, déjà séduisante par le caractère si accueillant de sa population, plus attrayante par son théâtre et ses parcs de verdure, plus commerçante par ses marchés, ses tramways, ses avenues et par les facilités qu'elle offrirait à la circulation

et aux échanges ; plus vivante par la variété et le nombre de ses quartiers, plus saine par ses dispositions mieux comprises, plus belle par la majesté de ses nouveaux monuments ?

Ces qualités dénoteraient un lieu prospère, un centre de civilisation. Or, la beauté des villes a favorisé de tout temps leur extension en retenant les habitants, en attirant les étrangers, en favorisant la richesse, en rendant les mœurs plus douces et plus polies, en permettant, enfin, à l'art « cette fleur capiteuse de la cité », de s'y épanouir librement.

Dans l'intérêt de tous, nous insistons pour qu'on prépare le développement méthodique de Périgueux, développement qui doit en faire la beauté. Si l'on tient compte de l'hygiène, de l'art, de sa situation hiérarchique, si l'on met en œuvre tous les moyens propres à perfectionner les conditions matérielles et morales de ses citoyens, si l'on accepte tous les concours, nous serons grande ville !

VII

On nous objectera que nous engageons l'avenir, que nous allons nous heurter à des difficultés pratiques et financières considérables. Qu'est-ce là ! Une ville doit-elle reculer par manque de ressources immédiates devant des réalisations d'entreprises destinées à accroître sa prospérité ?

Les Américains, qui nous doivent beaucoup, et de qui nous avons beaucoup à apprendre, ont une maxime qui s'applique aux villes et qu'il est bon de faire connaître : « La beauté paie ». Ils considèrent, en effet, que « tout effort, tout sacrifice, consenti pour améliorer l'esthétique, est compensé et même récompensé à l'avance ».

Et si c'est un signe des temps, ajoute M. Louis Laffite, que l'on soit ainsi conduit à justifier par des considérations d'un caractère utilitaire l'embellissement d'une ville, n'est-ce pas un autre signe des temps que l'on soit amené à regarder comme une nécessité cet embellissement ?

Pour plaire au voyageur, le fixer, n'est-il pas utile qu'une ville soit riche en monuments, bien tenue, gaie, fleurie, agréablement desservie ? Les voyages sont de nos jours plus qu'une distraction : un enseignement.

A nos hôteliers locaux de tirer de cette double préoccupation le même et intelligent parti, que leurs confrères de certains pays, nos proches voisins. Aux Etats généraux du Tourisme, suscités par le journal le *Matin*, d'en chercher la réalisation.

Nous savons que ce sera aussi le but du Syndicat d'Initiative qui vient de se fonder et qui rendra d'appreciables services à notre cause.

M. Cheysson, dans sa préface de l'Enquête de M. Georges Benoît-Lévy, sur les « Cités-Jardins d'Amérique », nous signale des faits typiques à l'appui de cette maxime.

« Depuis quelques années les Etat-Unis ont placé au premier rang de leurs préoccupations municipales, non seulement l'assainissement, mais encore l'embellissement de leurs cités. Certaines villes ont pris comme devise que « la cité doit être un objet d'art ». Plus de 700 associations se sont formées et veillent avec un soin jaloux sur l'hygiène et la beauté de la ville.

« Naturellement sensibles aux exigences de l'esthétique, les femmes prennent une part prépondérante aux travaux de ces associations. A Omaha, grâce à des initiatives féminines, la ville a été plantée de beaux arbres, entourée d'un boulevard circulaire et absolument transformée. De même à Saint-Louis, les dames qui se sont mise à la tête du mouvement ont employé pour convaincre leurs concitoyens, l'argument utilitaire de la valeur commerciale de la beauté. » Une ville belle, propre et bien tenue, est, disent-elles, de l'argent dans la poche de tous les habitants. » Stockbridge est embellie par l'initiative de miss Mary Hopkins. A Montclar, l'Association des dames affirme que « le devoir de la femme est de veiller sur tout ce qui entoure son *home* », et dans cette pensée, ces dames fondent un comité pour la défense des beautés naturelles et un autre pour planter, sur chaque coin de terre libre, des arbres et des fleurs.

» Les Chambres de commerce entrent dans le mouvement. « Elles veulent, dit l'une d'elles, prévenir la cristallisation en briques et mortiers des conditions insanitaires de la vie ». Elles sont convaincues, comme les

dames de Saint-Louis, que les travaux d'embellissement « rapportent »

» C'est surtout chez les industriels qu'il est intéressant de constater cette conviction et les travaux d'amélioration sociale qu'elle inspire. »

Nous revendiquons donc, avec justesse, la collaboration de tous à l'œuvre commune, qui doit amener plus de bien-être. Et, en sus des nombreuses associations périgourdines que nous avons citées, nous serions particulièrement heureux de voir les Dames patronnesses de notre puissante Société d'Horticulture s'inspirer des exemples américains ; et, nous apporter leur aide, non seulement gracieuse et active, mais de la plus haute influence. Avec elles, nous serions sûrs de vaincre.

VIII

Cette théorie de « la beauté qui paie », basée sur des réalités effectives, nous prouve donc que l'avenir de notre ville ne serait pas compromis, mais au contraire assuré par les transformations projetées.

Nous n'ignorons pas que, pour arriver au résultat voulu, il faudrait des années et aussi bouleverser des habitudes anciennes.

Pour notre défense, nous rappellerons simplement ce passage du discours de l'éminent président Poincaré, prononcé, il y a un mois, à Paris, à l'occasion de l'inauguration du boulevard Raspail, commencé en 1760 :

« Sans doute, Messieurs, la population parisienne achète souvent, au prix d'inconvénients passagers, les progrès qui s'accomplissent ; et, dans les rues encombrées, des échafaudages provisoires nous masquent parfois les perspectives du lendemain. La ville de Paris, qui a conscience de son immortalité, n'attribue pas, comme nous, au présent une importance prépondérante ; elle le situe dans la chaîne du temps, et elle enseigne aux vivants l'art de sacrifier momentanément leurs aises au bien-être des générations prochaines. Ne nous plaignons pas ; il y a toute une philosophie de la solidarité humaine dans ces chaussées défoncées et dans ces chantiers qui troublent nos habitudes. Ils nous invitent à réfléchir sur la fragilité de notre vie individuelle et

sur les destinées de nos arrière-neveux. Méditation très propre à calmer l'impatience que nous causent fréquemment les préparatifs de l'avenir ! »

IX

Il nous faut préparer résolument cet avenir. Notre municipalité, qui se propose de construire un hôtel de ville, un hôtel des postes, un théâtre, un hôpital, qui coûteront deux, trois millions, ne trouvera-t-elle aucun argent pour l'agrandissement des marchés, pour une avenue de la Gare, pour la remise en état des bâtiments scolaires, pour l'assainissement des vieux quartiers ? Tous ces travaux sont liés les uns aux autres et font partie du programme que nous cherchons à faire mettre à l'étude.

Quand il s'est agi d'avoir un régiment d'artillerie, on n'a certes pas reculé devant une subvention totale d'environ deux millions à donner à l'Etat ; et, si l'on nous proposait maintenant un régiment de cavalerie l'on s'empêtrerait de voter pareille somme. Il est vrai que l'on a gagé les emprunts nécessaires sur des plus-values à provenir des droits d'octroi. Mais les raisons qui ont conduit à cette solution sont aussi valables pour les grands travaux proposés qui entraîneraient dans de plus considérables proportions encore de telles plus-values.

La ville de Limoges vient de voter un projet comportant 7.400.000 francs de dépenses, dont 5.700.000 francs pour la seule démolition du quartier du Verdurier et la création d'une rue centrale. Périgueux, qui n'a que 35.000 habitants contre 85.000, ne peut évidemment aller aussi loin. Mais ses ressources sont-elles si minimes, ses finances en si mauvais état, qu'elle ne puisse rien faire dans le même sens ?

On engloutit des millions sans compter, et un peu hâtivement, dit-on, pour des travaux de défense nationale, nous ne les marchandons pas. Ne pourrait-on en dépenser pourtant quelques-uns, pour accroître la richesse de nos villes, en les améliorant, en les rendant plus habitables, en faisant autre chose que des agglomérations sans air, des entassements chaotiques de constructions, des groupements sans idées génératrices ?

Depuis le temps que les municipalités péri-

BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
DE PÉRIGUEUX

gourdinées successives empruntent, démolissent, élargissent, bâissent, n'y aurait-il pas eu un emploi meilleur, et surtout plus profitable des deniers publics, si on avait constamment, fidèlement, avec persévérance, suivi un plan que nous voudrions voir enfin établir ?

On parle toujours de l'augmentation de la dette publique ; mais aurait-on construit des chemins de fer, des tramways, créé des routes, des ponts, installé le télégraphe, le téléphone, institué des lois d'assistance, assuré l'instruction publique obligatoire, conquis de nouvelles Frances, maintenu notre indépendance, si l'on n'avait eu recours aux grands moyens ? La prospérité nationale en a-t-elle souffert ? Si nous en croyons les économistes, les financiers, elle n'a fait qu'augmenter.

Si nous dépensons de l'argent, il nous profitera, et nous le récupérerons. N'hésitons pas.

Nous l'avons déjà écrit, de ce qui sera fait découlera pour nous une vie nouvelle ou bien nous continuerons à végéter. Le problème de l'extension et de l'embellissement de Périgueux est aujourd'hui posé. A nos édiles de rechercher, avec la solution la plus conforme aux intérêts en présence, les meilleurs moyens d'augmenter la richesse de notre ville, tout en ménageant ses finances.

X

Parmi les ouvriers de l'œuvre future, l'architecte occupe une place prépondérante. « Comment résoudre le problème de l'esthétique des villes ? Comment le public acquerra-t-il la notion de beauté ? Par l'éducation, d'abord, nous dit M. Emile Magne, et ensuite par la diffusion des arts. Quels arts contribueront à propager cette notion de beauté ? Assurément, au premier plan, l'architecture », l'aîné de tous les arts, l'expression vive de chaque civilisation.

C'est pour cela que, ne se contentant pas de servir de son mieux les intérêts privés qui lui sont confiés, l'architecte, tout en s'inspirant de la tradition et en respectant l'histoire, analyse les besoins d'aujourd'hui et doit prévoir ceux de demain. Homme d'ordre et d'action, de méthode et de discipline, esprit encyclopédique, clair et précis, âme d'artiste éprise

d'harmonie et de franchise, véritable éducateur public, il doit connaître les aspirations de l'humanité, car il est à l'avant-garde du progrès.

S'il prépare des embellissements, ménage des espaces libres, perce des avenues, conçoit des façades, il en est la pensée supérieure, le génie créateur. Grâce à lui, nos monuments publics ou privés ont une physionomie, un sens, parfois la signification de symboles, et quelques-uns deviennent une de ces « Bibles de pierre », dont parle le poète.

C'est donc à l'architecte qu'incombe le devoir de transformer et d'embellir la cité. Mais, qui connaît cet homme, inapprécie, trop souvent, de ceux qui l'emploient, et de ceux qu'il emploie ? Qui fait cas de cet homme au labeur énorme, dont les siècles ignorent le nom, quand ils répètent à l'envi celui des histrions ? Qui protège cet homme dont l'éducation générale doit être si vaste, dont les aptitudes doivent être universelles, dont la responsabilité est effrayante ? Qui défend cet homme dont la profession est ouverte au premier parasite venu, qui saura effrontément abuser de la crédulité du public et capter sa confiance ? Qui apprécie cet homme simple et modeste, qui travaille sans bruit et s'acquitte obscurément, mais scrupuleusement de sa tâche ? Qui croit en cet homme n'ayant pour le rémunérer de sa peine que des honoraires tariés, lui permettant tout juste de vivre, et que souvent on lui discute ? Qui soutient cet homme que la faveur populaire n'a jamais effleurée ?

Nous voudrions avoir dissipé, par nos quelques réflexions, le défaut d'orientation du public, qui continue à ignorer de la façon la plus absolue ce qu'est l'architecture et ce qu'il peut attendre de celui qui en fait véritablement profession.

Nous voudrions avoir prouvé, avec le maître Paul Gout, aux censeurs improvisés de la corporation, à ceux que leur contact permanent avec le siècle des affaires et de la politique ne permet plus de l'imaginer, l'existence paisible de travailleurs vivant en dehors des intrigues de couloirs. Oui, il existe encore des hommes de foi, des artistes consciencieux et dévoués, des bénédictins laïques de la reli-

gion de l'art, chercheurs obstinés de vérité et assoiffés de justice !

Et nous vous saluons, confrères disparus : Catoire, Bouillon, Mandin, Bourdeillette, Dubet, Gabriel Lagrange, et vous, confrère trop oublié, Antoine Lambert ; nous vous saluons, car vous avez su tenir haut notre drapeau et vous avez été l'honneur de notre profession !

Il existe encore des architectes dignes de ce nom. Il en existe à Périgueux. Ils ne se déroberaient pas à l'appel de notre municipalité. Ils veulent être fiers de leur ville, ils veulent la voir en plein épanouissement ; leur collaboration vous est acquise, MM. les conseillers municipaux, la dédaignerez-vous ? Et qui mieux qu'eux, qui sentent jurement battre le pouls de la cité, iriez-vous chercher ?

Aurait-on oublié que le 21 mars 1910, sur convocation de M. Durand, premier adjoint de la municipalité Saumande, les architectes de Périgueux furent réunis à la Mairie ? Là, M. Durand, assisté de M. Cros, 2^e adjoint, annonça aux présents : MM. Cocula, Daniel, Ernest Dannery, Maxime Dannery, Charles Deschamps, Hiver, Mauraud, que M. Daniel, quittant la Direction des Travaux, il n'y aurait plus d'architecte municipal. Les travaux neufs seraient dorénavant confiés, à tour de rôle, aux architectes de la ville, suivant la forme qu'ils décideraient entre eux et entre eux seuls. Pour la première fois, vu le genre de travaux à effectuer — des réparations à l'Ecole Clericale devenue Ecole professionnelle — ce fut le tirage au sort qui fut choisi, et le nom de M. Hiver tiré par M. Charles Deschamps.

Or, a-t-on nommé depuis un architecte municipal ? Non. A-t-on voulu favoriser plutôt les uns que les autres ? Nous ne le croyons pas. Mais qu'il nous soit permis de regretter que les travaux des Bain-douches, de l'Asile de Beaufort, du Théâtre municipal, du Théâtre de la nature, du nouvel Hôpital, des Casernes, le projet de lotissement de Sainte-Ursule et de l'hôpital actuel d'une école de filles, etc., aient été donnés sans tenir compte des promesses de la municipalité de 1910, par la municipalité de 1912.

Nous ne discutons pas ici les capacités ou les

titres, nous ne recherchons pas les raisons de l'ostracisme qui a frappé tous les architectes périgourdins sauf deux ; nous demandons simplement que les promesses qui nous ont été faites soient tenues. La justice parle, d'ailleurs, toute seule pour nous tous, sans que nous ayons besoin pour l'appuyer d'un représentant au conseil municipal.

De pareils errements ne peuvent se poursuivre, de tels oublis se perpétuer ; nous comptons pour les travaux à venir sur la parole de nos édiles. Nous attendons d'eux que, pour la rénovation de notre ville, tout — idées, formes et matériaux, esthétique et technique — soit de notre pays ; sorte de son cerveau, de son cœur, de son âme et de ses entrailles, soit mis en œuvre par ses artistes et par ses ouvriers, pour la satisfaction complète de son idéal, constant et impérissable, de grandeur et de beauté.

XI

Et cela sera, parce que tous nous voulons cette grandeur et cette beauté ; parce que, devant la tâche à mener à bien, ni religion, ni opinion n'entrent en ligne de compte. Il n'y a que des Périgourdins en présence, des Perigourdins qui aiment leur petite patrie.

Artisans, poètes, négociants, ouvriers, penseurs, avocats, médecins, industriels, journalistes, artistes, mettons-nous tous à l'œuvre et que chacun apporte sa pierre. N'oublions pas que favoriser le développement, l'assainissement et l'embellissement de la Cité, c'est accroître la richesse publique, c'est assurer à tous plus de bien-être et de bonheur, c'est travailler au relèvement de la race et préparer l'avenir, et c'est aussi contribuer à la paix sociale. N'oublions pas que c'étaient là les bases solides sur lesquelles s'appuyèrent les antiques civilisations et qui firent leur puissance.

Et puissions-nous entendre un jour, à notre tour, dans la bouche d'un président de la République, ces belles paroles :

« Félicitons la ville de Périgueux d'avoir, dans l'exécution de ses vastes travaux, suivi les conseils concordants de l'art et de l'hygiène. Des avenues qui présentent aux yeux

des passants des proportions agréables, qui ouvrent des espaces au milieu des rues étroites et qui, dans l'ombre des maisons trop serrées, font une trouée de clarté ; n'est-ce pas une conquête pour le bon goût et la santé générale ? Des monuments publics appropriés à leur destination, nobles de lignes, de silhouettes imposantes, placés dans des cadres fleuris, n'est-ce pas la gloire de la cité et l'affirmation de sa prospérité ?

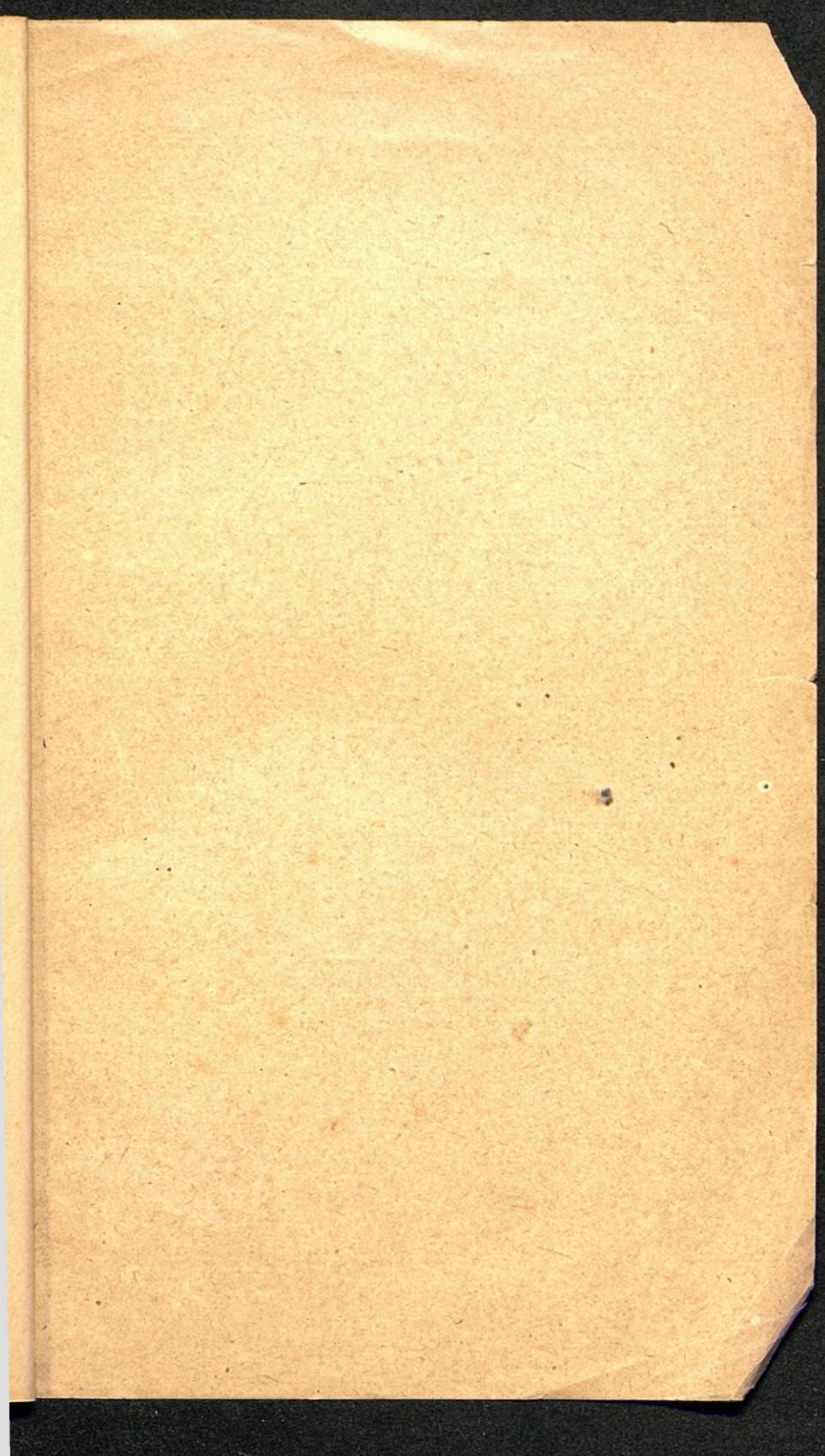
» Maitresse de grâce et d'harmonie, votre ville, Messieurs, cherche sans cesse des parures nouvelles. Je ne doute pas que ce perpétuel besoin du mieux, joint au pieux respect des beautés anciennes, ne lui permettent de rehausser encore, vis-à-vis du monde, sa traditionnelle renommée d'élégance et de salubrité. »

Juillet-Août 1913.

ERNEST DANNERY,
architecte diplômé par le Gouvernement,
ancien élève de l'Ecole nationale des
Beaux-Arts de Paris,
Successeur de M. A. DUBET, ancien du
département et de la Banque de France.

BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
DE PÉRIGUEUX





P
5